

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

Lyon, le 23 Février 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Ceux qui n'aiment l'opéra qu'à la condition d'être assis comme Boileau voulait qu'on le fût dans un bon repos, c'est-à-dire très à l'aise, ont dû se trouver médiocrement satisfaits cette semaine entre *le Pardon de Ploërmel* et la représentation de *la Juive*, donnée par M. Renard. — On eût dit un de ces spectacles gratuits comme Paris en offre les jours de grande fête publique, où tout un peuple accourt et se presse, où des milliers de spectateurs trouvent moyen de rendre absurde l'axiôme que le contenant est plus grand que le contenu. — Notre saison d'hiver, déjà si brillante, semble devoir se terminer plus brillamment encore. C'est le résultat d'un parti pris du public, qui ne veut pas rester en arrière de l'administration de nos théâtres et qui répond, à chaque miracle d'habileté et d'activité qu'elle accomplit, par un nouvel empressement.

De jour en jour, le succès du *Pardon de Ploërmel* fait un pas de plus. — Mieux sûrs d'eux-mêmes, complètement familiarisés avec les difficultés de leurs rôles, MM. Ismaël, Holtzem et Filliol, M^{mes} Léontine et Camille de Maësen, Bourgeois et Gourdon accusent les moindres détails de l'ouvrage, en font ressortir les beautés les plus secrètes. — L'œuvre de Meyerbeer est devenue aujourd'hui comme un diamant sans tache au sortir des mains de l'ouvrier, et qui éblouit le regard en réfléchissant l'ardente lumière. Aussi les bravos, les honneurs du rappel ne leur font-ils pas défaut, et, pour ma part, je ne sais rien de plus légitime et de mieux mérité.

Quant à la musique de Meyerbeer, il arrive pour elle ce qui arrive pour toutes les choses réellement belles, fortes et grandes; elle se fait accepter, elle s'impose à l'admiration, et il vient un moment où les intelligences les plus rebelles se sentent dompter et ne peuvent contenir le cri de l'enthousiasme dont elles débordent.

Après avoir illustré, illuminé de son talent la scène de l'Académie impériale de Musique, après avoir donné quelques instants de vie au théâtre de Marseille, M. Renard est venu s'arrêter à Lyon. — C'est dans l'immortel chef-d'œuvre d'Halévy que M. Renard a renouvelé connaissance avec ce public qui vit ses premiers et certainement ses plus éclatants succès. — C'est le même souffle puissant, la même voix ardente et passionnée qu'il avait alors, vibrante et sonore comme un éclat de trompette guerrière; mais il y a plus : il y a cette science consommée du chant, cet art de ménager ses ressources et d'arriver à l'effet sans passer par l'exagération, science et art que l'on ne peut acquérir que par le travail opiniâtre. — Je renonce à décrire les splendeurs de cette soirée où nous avons vu M. Renard dans toute la maturité de son talent interpréter le poème de *la Juive*.

Des bravos, des rappels, c'était sans doute bien peu de la part du public pour payer le plaisir qu'il venait de prendre; mais que pouvait-il faire de plus? N'est-ce pas là d'ailleurs la récompense la plus flatteuse pour un artiste? M. Renard est de cet avis, j'en suis sûr, et MM. Marthieu, Holtzem, et M^{mes} Rey-Balla et Camille de Maësen, qui ont partagé ses succès, partagent aussi, je le crois, cette opinion.

Lundi, M. Renard chantera *Guillaume Tell*.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

C'est aujourd'hui qu'ont lieu à Paris les obsèques de M. Eugène Scribe, auteur dramatique et membre de l'Académie française, mort d'une attaque d'apoplexie ou de la rupture d'un anévrisme. — Ce doit être un deuil général pour tous ceux qui, de près ou de loin, tiennent au théâtre : — directeurs qu'il a enrichis; collaborateurs qui, s'appuyant sur lui, sont arrivés à la célébrité; acteurs qui ont puisé dans ses œuvres la meilleure part de leurs succès; musiciens dont les partitions seraient méconnues ou oubliées, s'il n'avait pour eux prodigué les trésors de son esprit dans vingt scénarios dont le moins intéressant

vaut mieux que les poèmes indigestes commis par ses copistes maladroits et ses imitateurs ambitieux... Tous doivent à M. Scribe l'aumône d'une larme, d'un regret, d'une prière. — Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant quelques détails biographiques sur M. Scribe, extraits du *Courrier de Lyon* :

« M. Eugène Scribe, était né à Paris le 23 décembre 1791. Fils d'un marchand aisé de la rue Saint Denis, il n'a point eu les commencements difficiles qu'ont rencontrés tout d'abord bon nombre d'auteurs dramatiques.

« Elevé dans la maison Sainte-Barbe-Lanneau, il suivit avec succès les cours du lycée Napoléon et ne sortit du collège que pour se livrer à l'étude du droit.

« Mais le théâtre le préoccupait déjà et le hasard l'ayant mis en rapport avec le vaudevilliste Dupin, il donna le 2 septembre 1811, au Vaudeville, une pièce intitulée : *le Dervis*.

« Ce début ne fut pas heureux, et les essais qui se succédèrent rapidement furent moins heureux encore.

« Mais Scribe ne se découragea point, et enfin en 1813, il obtint aux Variétés un véritable succès avec *l'Auberge ou les Brigands sans le savoir*.

« Une *Nuit de la garde nationale* ouvrit une série de pièces des plus heureusement accueillies soit aux Variétés, soit au Vaudeville. La création d'un nouveau théâtre, en 1820, le Gymnase, lui ouvrit l'occasion de développer ses qualités les plus saillantes. Il créa un genre nouveau, mit sur la scène un monde, de convention peut-être, mais se mouvant avec esprit et logique.

« M. Scribe avait abordé le Théâtre-Français avec *Valérie* (1822), une œuvre qui a duré jusqu'à nos jours. *Valérie* fut suivie de beaucoup d'autres pièces, et la plupart sont encore au répertoire.

« Nous n'essaierons point de donner ici la liste de ses œuvres dramatiques. Elles doivent être au nombre de 400 environ. Nous rappellerons cependant qu'à l'Opéra et à l'Opéra-Comique il a fourni les meilleurs livrets à nos compositeurs en renom.

« M. Eugène Scribe était académicien depuis 1836. Il avait remplacé le poète Arnault.

« Il était commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur.

« C'est à Scribe que les auteurs dramatiques doivent d'être rétribués selon le mérite, ou plu-

tôt selon le succès de leurs œuvres. Autrefois les directeurs achetaient à leurs risques et périls la propriété d'une pièce. L'institution du droit proportionnel date de 1817 et n'a été établie qu'à la suite des justes réclamations de M. Scribe. Il est donc l'un des pères de la Société des auteurs dramatiques.

» Disons encore que M. Scribe ajoutait aux qualités d'esprit qui le distinguaient les plus rares qualités du cœur. Il faisait de sa fortune un généreux usage. Jamais l'infortune ne vint frapper inutilement à sa porte. Sa mort est une véritable perte pour les lettres : elle laissera de longs regrets à ses nombreux amis. A. PASCAL.»

Les Massacres de la Syrie ont décidément détrôné *la Dame de Monsoreau*. — Sur les hauteurs de la Croix-Rousse comme dans les quartiers les plus aristocratiques, dans la mansarde de l'ouvrier et dans le comptoir du banquier, on ne parle plus que d'Abd-el-Kader, du fanatisme des Druses, et de cette nation Maronite qui commença, sous saint Louis, avec la France, une alliance que rien n'a jamais pu altérer. — Le nouveau drame de M. V. Séjour est stéréotypé sur l'affiche pour un grand mois.

Mardi prochain aura lieu, au bénéfice de M^{lle} Ravier, la première représentation des *Effrontés*, comédie en 5 actes, de M. E. Augier.

CH. MAURIS.

CAUSERIE PARISIENNE.

Chassé de Paris. — Chassé de province. — Le Carême. — Les Raouts. — *Les trois Gamins* et M^{lle} Déjazet. — Post-scriptum.

Un soir, ou plutôt un matin, sortant du bal de l'Opéra, maudissant ce bruyant délire d'une mascarade déhontée, fatigué de cette orgie sans vergogne qui se préparait autour de moi, je quittai tristement le boulevard des Italiens et je me dirigeai vers un chemin de fer quelconque : j'avais soif d'air et de tranquillité, de repos..... Depuis un mois je demande cette tranquillité et ce repos aux dunes de la Houlgate, aux rochers de Saint-Quentin, aux villages du Calvados ; je n'y trouve que neige et froidure ; partout ce sont des mascarades, des vanités froissées, ce sont les cancans de la campagne. Le carnaval m'avait chassé de Paris, le carême m'a chassé de province : le carême et une lettre de M. Bréjot me rappelant à mes devoirs. Plaignez-vous donc à lui si trop tôt j'ai interrompu mon spirituel remplaçant, M. Frantz, un bohème par le cœur et le talent.

En descendant de wagon, jugez de mon embarras extrême, je ne suis plus au courant des théâtres et des bruits de la ville, je m'égaré dans

les démolitions, je me perds dans les réédifications ; depuis longtemps la veille a fait place au lendemain. Dans nos églises, la foule se presse pour écouter les dures leçons du P. Soamier, les attendrissants sermons du P. Souillard et les foudroyantes conférences du P. Félix. Nos belles repenties, abandonnant crinolines et falbalas, sans coquetterie, viennent faire pénitence, pleurant bien fort, bien fort, leurs mignons péchés. Ne croyez cependant pas, chers lecteurs, que le dernier des salons ait éteint sa dernière bougie, oh ! que nenni ; les Parisiennes ne comprennent pas ainsi le carême, et voilà ce que m'apprenait une jolie maîtresse de maison, plus savante sans doute dans son interprétation que les Pères de l'Eglise ou nos plus doctes théologiens :

« Le carême, disait-elle, est une saison de pénitence pendant laquelle nous devons suivre très-assidûment et entendre très-religieusement les exhortations de nos prédicateurs. Le soir, plus de soupers, mais il nous est permis de prendre le thé et des sandwiches ; plus de bals, mais nous pouvons sautiller et jouer aux jeux innocents ; sautiller n'est pas danser. »

Joignant l'exemple à la parole, elle fit retentir son piano de la plus mélodieuse valse de Schubert, et, bon gré mal gré, il nous fallut sautiller, jouer aux jeux innocents, boire du thé et... passer la soirée.

Les pièces carnavalesques ont envahi et envahissent encore toutes les affiches ; seule, l'une d'elle, vieille de quinze ans, mais jouée par la fée DÉJAZET, mérite une mention. *Les trois Gamins* sont une joyeuse folie pétillante d'esprit, de bon goût, une folie comme on en savait faire en ce temps-là ; depuis longtemps, hélas ! la recette en est perdue. Fanfan Déjazet m'a fait pleurer mieux qu'un gros drame charpenté par Dennery, car Fanfan m'a rappelé une jeunesse bruyante, mais pleine de cœur, égarée maintenant pour toujours peut-être.

A certaines natures privilégiées, natures bien rares, Dieu a donné le génie, à certains artistes, plus rares encore, Dieu a donné non-seulement le génie, mais aussi une sensibilité merveilleuse, un cœur généreux, une extrême délicatesse d'esprit et de sentiment. A ces derniers il a dit : « Vous serez célèbres, vous serez bons, vous serez charitables, vous compatirez au malheur, parce que vous êtes les plus parfaites créatures créées à mon image ; mais vous souffrirez au milieu de l'égoïsme, de l'ignorance, souvent de la méchanceté qui vous entourera. Malheur à celles d'entre vous qui failliront à leur tâche ! »

Déjazet est une de ces rares créatures, car elles se produisent aussi bien au théâtre que dans les autres rangs de la société. Loin de laisser sa tâche en arrière, nous savons tous qu'elle s'en est noblement acquittée. Son genre à elle fut de faire revivre une époque oubliée, des types perdus. Où peut-on trouver plus de talent que dans les interprétations du *Chevalier Lauzun*, du *Marquis de Létorière* ? Où peut-on trouver plus de connaissance du cœur humain, plus de délicatesse qu'en voyant le jeune duc de Richelieu retenir ses larmes devant une boîte de bonbons ? Où peut-on trouver plus de charité que dans ses innombrables prodigalités, ses aumônes, sa fortune distribuée aux malheureux de tous côtés, sans s'inquiéter de la part qui lui restera. Voilà la fée Déjazet qui interprétait avant-hier *le Gamin de Paris*, le gamin de quinze ans jetant son rire joyeux à tous les vents, sa gaité au carnaval, son insouciance et ses illusions à ceux qui lui parlent de l'avenir !

Pouvons-nous ne pas pleurer du triste contraste que ce spectacle offrait à nos yeux : Mademoiselle Déjazet est jeune et sera toujours jeune ; est bonne et sera toujours bonne ; un jour peut-être elle disparaîtra de la scène, mais jamais ne vieillira. Venez l'applaudir, chers lecteurs, soit qu'elle chante *Garat* ou *Richelieu*, les *Premières armes de Figaro* ou *les trois Gamins*, vos bravos et vos bouquets ne seront qu'un juste hommage rendu à son talent.

La Circassienne et les *Trente-deux duels de Jean Gigon* frappent à ma porte ; j'aurais voulu vous dire aussi l'heureuse inspiration avec laquelle M. Lisagaray a fondé des séances, entretiens et lectures, mais tant pis, elles attendront dimanche prochain. Faites pénitence, chères lectrices, un peu mieux que nos Parisiennes.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

P. S. — M. Charles Mauris, de qui je viens de lire la chronique, accable votre pauvre correspondant sous un fardeau de louanges imméritées ; vengez-moi donc un peu en lui faisant comprendre que le riche ne doit pas emprunter aux pauvres.

C'est demain dimanche 24 février qu'aura lieu, à sept heures et demie du soir, dans les salons de l'hôtel de Provence la séance-concert donnée au bénéfice des petites filles aveugles à la charge de M^{lles} Frachon. — Nous avons déjà donné quelques fragments du programme, mais nous avons oublié d'en mentionner un des plus puissants attraits.

Nous voulons parler de la traduction des Goigs de Notre-Dame-de-Font-Romen, chœur à trois voix, de la composition de M. LOMAGNE, qui en a fait hommage à M^{lles} Frachon. Ce chœur sera exécuté par les bénéficiaires.

Nous n'avons pas besoin d'inviter nos lecteurs à assister à cette soirée; il suffit qu'elle soit consacrée à une bonne œuvre pour que notre population s'y rende avec empressement.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

S'il faut s'en rapporter aux conversations que l'on entend de toutes parts dans la ville, le bal de ce soir sera des plus brillants. On ne parle que toilettes ou costumes. Ce n'est pas étonnant et cela se reproduit chaque année pour les bals qu'ANTONY LAMOTTE, le célèbre chef d'orchestre du Grand-Casino de Londres, vient conduire dans notre ville.—C'est qu'il faut bien le dire, ANTONY LAMOTTE n'est pas seulement un excellent chef d'orchestre, il est encore un de nos plus féconds compositeurs, ainsi que l'atteste le nombre infini de ses œuvres.

Nous le répétons, le répertoire qu'il apporte cette année ne le cède en rien à ceux des années précédentes. Toutes ces nouvelles compositions ont cet entrain irrésistible qui caractérise le talent du maître; nous n'en donnons pour preuve que *la Prise de Pékin, les Compagnons de l'Epée, les Chasseurs en goguelte et le Chalet*, quadrilles dont nous avons entendu la répétition; mais rien n'égale *l'Adieu à Jullien*, dédié à la mémoire de l'éminent chef d'orchestre que la France et l'Angleterre regrettent à l'envi. Dans cette valse, ANTONY LAMOTTE donne une nouvelle figure à la musique dansante. Il est impossible de décrire la suavité et la distinction des mélodies dont le compositeur a semé cette œuvre, qui selon nous est la principale du répertoire de 1861.

Dans notre prochain numéro nous reviendrons sur ce répertoire et sur son exécution, qui est confiée à un orchestre de 150 musiciens, auxquels s'ajoutent pour différentes compositions la musique du 1^{er} dragons et la Société chorale dirigée par M. Dubuisson.

F. BOILY.

CIRQUE MARSEILLAIS.

Nous avons assisté à la représentation de mardi dernier et nous ne savons comment vous peindre les applaudissements et les rappels qui saluaient chaque artiste. Les enfants se mêlaient à cette

manifestation enthousiaste, c'est qu'aussi c'était grande fête pour eux. M^{lle} Francisco, avec cette grâce qui la caractérise, leur distribuait bouquets et jouets, et c'est à leur grand regret qu'ils ont vu disparaître la belle jardinière..... Ne vous désolerez pas trop. M^{lle} Francisco a fait une nouvelle provision, et demain, à deux heures après-midi, elle recommencera sa promenade, intéressante au plus haut point pour les enfants.

Le saut des barrières par M^{lle} Very, le Jongleur par M. Emile, le saut des écharpes par M^{lle} Priani, les deux Ecossais par M. et M^{lle} Francisco, les modes de Paris par M. Francisco, la perche par MM. Boisset, l'homme caoutchouc par M. Bernard, et le triomphe du drapeau par M^{lle} Clémentine, ont tour à tour charmé le spectateur.

Le jeune Erber a émerveillé par son intrépidité: sauts en avant, sauts en arrière, sauts périlleux, pirouettes, rien ne l'arrête; les applaudissements, commencés à son apparition, n'ont cessé que lorsqu'il eut disparu pour la seconde fois.

Zouave et Prophète, chevaux dressés, ont disputé à leur professeur les bravos du public.

Nous ne disons rien des clowns Pierrantonni, sinon qu'ils sont rappelés chaque fois qu'ils paraissent et qu'ils méritent cette ovation par la force, l'adresse et l'agilité dont ils font preuve dans chacun de leurs tours.

F. BOILY.

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

I.

Je ne le connaissais pas, c'était pour moi un simple compagnon de voyage.

Nous étions montés à Paris dans le même wagon, nous avons voyagé côte à côte jusqu'à Dieppe, nous venions de déjeuner ensemble à l'hôtel de je ne sais plus trop lequel.

— Venez-vous fumer un cigare sur la jetée? lui proposai-je en me levant de table.

Il accepta, bien qu'il se fût tenu fort réservé jusqu'alors.

J'avais oublié de vous le dire, c'était un Anglais, — ou du moins son allure, son accent, me le faisaient supposer tel, — un jeune Anglais aux cheveux très-blonds, aux grands yeux bleus, au teint clair, à la physionomie on ne peut plus sympathique, on ne peut mieux avenante.

Ce qui surtout me plaisait en lui, c'était son air calme et doux, sa mélancolie souriante, sa presque poétique tristesse.

N'allez pas vous figurer cependant un héros romanesque: un pâle et lymphatique gentleman affligé du spleen.

Bien loin de là, mon compagnon de route était alerte et fort; il y avait de l'énergie dans son langage, de la volonté dans son regard et, dans toute sa personne, une certaine franchise militaire.

Et, en effet, il m'avait dit:

— J'ai l'honneur d'être capitaine dans l'armée des Indes, et je retourne présentement dans ma famille afin de m'y reposer un peu des fatigues de la dernière campagne.

Le paquebot de New-Haven ne partait qu'à minuit; il était alors environ deux heures; nous avions presque une demi-journée devant nous.

— Ah ça mais! — dis-je tout à coup, — il faut que je me procure un logis; voulez-vous m'aider dans mes recherches?

— Volontiers, — répliqua le jeune capitaine avec l'insoucieuse complaisance de quelqu'un qui ne demande qu'à tuer le temps.

Et il me suivit.

Après avoir visité diverses *Locandas*, nous arrivâmes à une maison d'assez riante apparence dans laquelle, — au dire de l'écriveau, — il restait à louer une chambre de garçon.

Nous entrâmes.

— C'est au troisième, Messieurs, — nous dit la propriétaire, une bonne grosse Dieppoise un peu bavarde; — mais une vue superbe! Seulement, je dois vous en prévenir, la chambre est provisoirement occupée... par une jeune demoiselle...

Nous sommes trop galants pour la déranger, — interrompis-je avec un pas en arrière, — et d'ailleurs, il me faut quelque chose où je puisse m'installer immédiatement.

— Qu'à cela ne tienne! se récria l'hôtesse en me barrant le passage. — La chambre, pour peu que vous le désiriez, sera libre dès ce soir.

— Mais cependant...

— Il faut vous dire que, l'autre saison, j'avais loué la maison tout entière à une vieille dame anglaise, très comme il faut. Elle avait avec elle une demoiselle de compagnie, mais si affectueusement traitée que, tout d'abord, je l'avais considérée comme sa fille... Et bien certainement, l'intention de la bonne dame était de lui laisser un joli héritage. Mais elle mourut subitement, au sortir du bain, dans l'une des cabanes de la plage. Les héritiers arrivèrent dès le lendemain, et tous déjà en grand deuil... de vrais corbeaux. Pas de testament! ils avaient eu si grand peur de la demoiselle de compagnie qu'ils s'en vengèrent en ne lui laissant que les yeux pour pleurer. Il y en eut même un qui voulut la chasser d'ici. Oh!

quant à cela, non. J'étais chez moi, je la fis bien voir, en gardant bon gré mal gré la pauvre enfant, qui restait toute seule au monde. D'ailleurs la saison était finie; plus personne. Je lui louai donc, presque pour rien, la chambre que vous allez voir. Elle y a passé tout l'hiver, Messieurs, donnant, par ci par là, des leçons d'anglais, de dessin, de piano... car elle est des plus instruites. Hélas! tout cela lui rapporte bien juste de quoi vivre. Aussi, lorsque, les baigneurs étant revenus, j'ai trouvé précisément une famille qui n'avait pas besoin de cette chambre, je me suis dit: « Tant mieux, elle y restera encore! » Mais, ça ne peut pas durer toujours. Je ne suis pas riche, Messieurs, et j'ai des enfants qui me coûtent les yeux de la tête. Rassurez-vous cependant, je ne renverrai point ma jeune Anglaise... car je m'y suis attachée vraiment; elle est si jolie, si sage, si douce et si triste!... Pauvre enfant! je la caserai là haut, dans une petite mansarde; elle y sera très-bien, jusqu'à l'hiver. Entrez, Messieurs... mais entrez donc... Voici la chambre!

Durant tout ce verbiage, d'une sentimentalité plus ou moins réelle, la Normande nous avait contraints, pour ainsi dire, à monter ses trois étages, et, maintenant encore, par un de ses plus irrésistibles sourires, elle nous engageait à franchir le seuil.

J'eus une dernière hésitation. Déloger ainsi cette pauvre jeune fille, qu'on venait de nous représenter comme si intéressante, comme si digne d'un meilleur sort, cela me semblait presque une mauvaise action, presque un crime.

Mais mon compagnon me dit avec son flegme britannique.

— Voyons toujours?

Et il passa le premier.

C'était une petite chambre des plus propres, des plus guillerettes. Son unique fenêtre dominait de fraîches masses de verdure, au-delà desquelles l'Océan miroitait à l'horizon. Deux fauteuils, quatre chaises, une toilette, une commode, une table à ouvrage, une simple couchette en noyer. Mais une jolie tenture égayait le regard. Des rideaux de Perse à la croisée, ainsi qu'au lit, et surtout comme un souvenir gracieux, comme un vague parfum de cette douce jeune fille inconnue dont on voyait, au porte-manteau, les quelques modestes robes de mérinos ou d'indienne.

Tout à coup, le jeune Anglais laissa échapper un cri de surprise.

Je me retournai vers lui.

Il était pâle, ému, d'une main tremblante, il

indiquait un des angles de la chambre.

Dans cet angle que, jusqu'alors, lui avait caché la commode, j'aperçus un king-charles empaillé.

Un king-charles qui n'avait que trois pattes.

— Madame, — demanda mon compagnon, — oh! madame, dites-moi à qui est ce chien?

— Il appartenait à défunt ma vieille locataire, ou plutôt à sa demoiselle de compagnie. C'est la seule chose que les héritiers lui aient laissée. Elle semble y tenir beaucoup... beaucoup.

A ce dernier mot, il y eut dans les yeux bleus du jeune capitaine comme un éclair de joie.

Mais se cachant aussitôt le visage dans ses deux mains:

— Je suis fou! murmura-t-il d'une voix douloureusement oppressée, — oh! mais je suis fou... elle est morte!

Puis, après quelques pas agités par la chambre:

— Madame, — dit-il en se tournant tout à coup vers la Dieppoise, — madame, il faut que je voie cette jeune fille... il faut que je lui parle... il le faut!

— Ce ne sera possible que ce soir, monsieur... car elle est en ce moment chez quelqu'une de ses élèves, et j'ignore même...

— A quelle heure sera-t-elle de retour ici?

— A six heures, monsieur... exactement à six heures.

Et, sans s'expliquer davantage, il m'entraîna au dehors.

— Mais, — voulus-je lui demander enfin, — mais dites-moi donc au moins...

— Plus tard, — interrompit-il, — lorsque nous serons seuls, bien seuls... venez toujours, venez!

Quelques minutes après, nous étions sortis de la ville, nous gravissions la falaise du sud.

Parvenus au sommet, dans un endroit où se trouvent deux espèces de fauteuils d'herbe verte que je crois voir encore, le jeune Anglais m'indiqua du geste l'un de ces sièges, et sur l'autre se laissant tomber.

— Monsieur, — me dit-il, — je vous connais à peine, mais je vous crois digne de me comprendre. Il est de ces instants, d'ailleurs, où l'attente tuerait... si l'on ne pouvait se souvenir et penser tout haut... si l'on n'avait là, près de soi, un ami qui vous conseille et vous encourage. Ecoutez-moi donc, monsieur... écoutez-moi.

Et, tandis que la mer se brisait harmonieusement contre la falaise, voici à peu près ce que me raconta mon compagnon de voyage.

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

**

On prête au proviseur d'un de nos lycées un joli trait de présence d'esprit:

Un élève boursier avait été mis à la porte du lycée. Son père, brave officier fort irascible et peu au courant des lois universitaires, vint prier le proviseur de révoquer sa sentence. Celui-ci ayant résisté à une dernière sommation, le père irrité déclara qu'il allait lui en demander raison.

— C'est très-bien, monsieur, répartit froidement le proviseur. Veuillez avoir la bonté d'attendre une minute.

Il sonne, un garçon paraît.

— N'est-ce point l'heure de la séance de M. L...?

— Oui, monsieur le proviseur.

— Priez-le de monter immédiatement sans changer de tenue.

Presque aussitôt M. L... arrive en gilet plastronné et fait le salut académique. C'est le maître d'armes du lycée.

M. L..., dit le proviseur, voici monsieur qui demande raison à l'administration du collège du renvoi de son fils. Or, vous représentez précisément dans cette administration la partie des armes. Vous voudrez donc bien régler cette affaire.

Inutile d'ajouter que le provocateur, éclairé sur l'inconvenance de son défi, ne jugea pas à propos de le pousser plus loin.

**

Peu de temps après l'arrivée dans le diocèse de Caen de Monseigneur Didiot, le prélat était allé processionnellement à la chapelle de la Délivrande.

Tous les prêtres des environs se trouvaient à la cérémonie. Un des grands vicaires les présentait tour à tour à l'évêque, en joignant à leur nom celui de leur résidence.

Quand vint le tour de M. le curé de Courseulles, le grand-vicaire dit:

« M. le curé de Courseulles, *petit port* (porc) de notre pays...! »

Monseigneur se mit à rire, dit la chronique; il y avait de quoi!

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.